

25 JUILLET 1963

Le Courrier des Arts, par Guy Dornand

HOKOUSAI, « vieillard fou de dessin »

à la Bibliothèque Nationale

C'est, certes, permis de se réjouir de savoir, désigné par l'Institut de France, M. Julien Cain nouveau conservateur du musée Jacquemart-André, où un Yves Brayer eût pu si heureusement poursuivre l'action excellente accomplie par L.-G. Domergue, mais — à vrai dire — il est hélas ! facile de craindre que soit irremplaçable, à la tête de la Bibliothèque nationale, un érudit, un humaniste, un organisateur tel que M. Julien Cain, que l'inexorable couperet de la mise à la retraite (carte désormais de ce haut-lieu de la culture française où, présentement, se tiennent (probablement), les dernières expositions qu'il y ait préparées : celle de la gravure romantique — celle d'Hokusai, dont l'ultime chance est de s'être lui-même raité de « vieillard fou de dessin ».

Appellation qui, seule, suffit à indiquer que le peintre de l'imparable « Vague » ne relève pas de la nouvelle vague de la peinture française ni même japonaise...

Mais laissons loin de notre pensée les piètres bateleurs d'aujourd'hui. Grâce au Cabinet des estampes, grâce à son animateur, L. Jean Adhémar, nous voici à même de nous extasier devant un ensemble d'œuvres tiré de son appréciable fonds (hormis le portrait d'Hokusai prêté par lui-même) : 126 pièces extraites des collections Curtis et Duret — ces estampes, ces albums que nous eurent consulter les Goncourt avant d'écrire leur *Hokusai* et qui influencèrent si fortement deegas et Gauguin aux Nabis, Bernard, M. Denis, etc...) tant et tant de maîtres des cent dernières années.

Ces albums, ces estampes, c'est parfois jusque dans des emballages, qu'ils parvinrent en Occident, comme du vulgaire papier-journal. Et pourtant !... leur vue suffit à humilier, à confondre notre actance prétentieuse d'Occidentaux où l'estampe, l'image populaire sont hélas ! en leur immense majorité, le sous-produit des plus médiocres dessinateurs ou peintres. (Vous ne supposez pas qu'au milieu du siècle dernier, un éditeur à grand tirage ait recouru à Daumier ?... Non, n'est-ce pas ?... Ni qu'aujourd'hui son successeur s'adresserait volontiers à Effel, Tim, Escaro, à un animalier comme Guyot, à Georudot, bref à quelques-uns des plus maîtres du dessin contemporain satirique ou non ?).

Or Hokusai, né en 1760, fils d'un polisseur de miroirs, très tôt voué au dessin allait continuer jusqu'à sa mort, en 1849 (à l'âge de 90 ans) à édifier un monument graphique prodigieux comme il n'en existe sans doute aucun au monde. On le peut évaluer à 500 volumes ornés de... 30.000 bois gravés !

Même gravés par d'autres que lui — et il ne se faisait pas faute de les conseiller, de les moriger ! (Exemple : dans une lettre à son éditeur, il écrivait : « Je recommande au graveur de ne pas ajouter la paupière en-dessous quand je ne la dessine pas ! »)

Quant à sa conception du dessin, à son culte du dessin, les voici bien résumés dans un passage de la préface placée par lui en tête d'un recueil : *Nouveaux modèles de dessins d'architecture* (1836) :

« Depuis l'antiquité, l'homme a capté la forme des choses. Ainsi, dans le ciel, il a pris le soleil, la lune, et les étoiles et sur la terre, les montagnes, les arbres, les poissons et puis les maisons et les champs et ces images simplifiées, modifiées, dénaturées, sont les caractères de l'écriture. Mais celui qui se fait appeler un dessinateur doit respecter la forme originelle des choses et ce dessinateur, quand il dessine les maisons, les palais, les temples, il est de toute nécessité qu'il sache comment les charpentes sont agencées. »

(On me pardonnera si, ancien élève de l'École des langues orientales, je ne puis m'empê-

cher de voir en ce passage l'implicite condamnation des sottises balivernes par lesquelles des imposteurs ou des ignorants ont cru devoir prôner la « calligraphie » de quelques fesse-mathieu et illettrés avides de réclame).

Hokusai, lui, dès 1773, devient graveur sur bois, puis apprenti chez un peintre notoire. En 1781 enfin, il publie le premier de l'énorme collection de petits fascicules à cinq sous qu'on désigne sous le nom de « Livres jaunes » (récits romanesques, pour la plupart). En 1789, il se rend totalement indépendant, travaille seul, conquiert la faveur populaire et celle même de son empereur. Il crée, avec une fécondité qui n'a d'égale que sa virtuosité, la suite de chefs-d'œuvre qui se nomment le *Paysage aux cent Ponts*, les *36 vues du Fujiyama*, les *Cascades*, les *15 cahiers des Mangwa* (parus après 1814) — dont la Nationale nous offre présentement, régal sans prix, un choix prestigieux...

Bien sûr, sa biographie pourrait comporter de quoi alimenter bien des feuilletons... Négligeons-la pourtant.

Ne retenons que l'exemple, que la leçon si haute en sa profonde humilité de ce Maître entre les maîtres, Manji, le vieillard fou de dessin, qui, quatorze ans avant sa mort, écrivait ceci :

« A l'âge de 80 ans, j'aurai fait encore plus de progrès, à 90 ans, je pénétrerai le mystère des choses. A cent ans, je serai décidément parvenu à un degré de merveille et quand j'aurai 110 ans, chez moi, soit un point, soit une ligne, tout sera vivant... »

...Lecture et leçon à proposer tout spécialement aux prochains exposants de la troisième Biennale de Paris...